

“Cheveux chéris” ★ dans l’hair du temps

Interview de Yves Le Fur, directeur du département du patrimoine et des collections du musée du quai Branly et commissaire d’une exposition dans « l’hair » du temps !



© musée du quai Branly

Comment est née l’idée de cette exposition ? Se situe-t-elle dans la continuité des propos développés dans « La mort n’en saura rien, reliques d’Europe et d’Océanie » puis dans « D’un regard l’Autre, Histoire des regards européens sur l’Afrique, l’Amérique et l’Océanie », expositions dont vous étiez le commissaire ?

témoignages qui ne sont pas seulement des « images », ce sont des objets « chargés », avec une présence, une aura, des pièces qui peuvent faire preuve d’efficacité et d’influence. Le sujet permettait de poser une véritable dialectique autour de ces témoignages et de les confronter avec toute une « imagerie » occidentale.

Pouvez-vous nous présenter le propos de l’exposition et nous expliquer son organisation ? Pourriez-vous nous préciser également comment la muséographie est significative du parcours ?

Cette exposition est installée en mezzanine ouest. Il s’agit d’un espace dans lequel nous présentons des expositions d’anthropologie consacrées à de grands thèmes transversaux qui structurent les relations entre les hommes. Le sujet permettait justement de tisser des perspectives croisées et de mettre en regard des objets des collections du musée avec des œuvres européennes prêtées par d’autres institutions.

En termes d’organisation et de parcours, je souhaitais faire ressortir le fait que la chevelure est à la fois une parure et un objet magique. Je voulais instaurer une

Les cheveux sont les seuls éléments imputrescibles qui subsistent après la mort. Lors de l’organisation de l’exposition « La mort n’en saura rien, reliques d’Europe et d’Océanie » j’ai effectivement présenté des objets en cheveux. La question des cheveux est universelle et c’est un sujet auquel je pense depuis longtemps.

Dans les collections du musée, nous avons de nombreux objets comprenant des cheveux. Il s’agit en effet de



© musée du quai Branly, photo Claude Germain
© musée du quai Branly, photo Edmond Demaître, Photoquai 2009

Edmond Demaître,
Dolychocépale artificiel.



Charles Cordier,
buste en bronze d’une femme noire.



Anonyme,
métisses Tagalo-chinoises.



© musée du quai Branly

J. D’Okhai Ojeikere,
Mkupuk Eba. Série Hairstyle.



© Neil Barr

L'équipe des Bouffant Belles lors du départ d'une course.

véritable dialectique entre les représentations, les « frivolités », et les objets magiques, c'est-à-dire la dernière section qui est celle des « trophées ». Dans nos sociétés occidentales, peu d'objets sont réalisés en cheveux ; nous présentons quelques réalisations de la fin du XVIII^e siècle dans une optique de souvenir même si on les trouve de plus en plus souvent dans l'art contemporain. En revanche dans les cultures extra-européennes au sein desquelles la matérialité est un élément important, les objets en cheveux relèvent d'un véritable pouvoir comme celui de s'approprier la force de son ennemi ou les pouvoirs d'un ancêtre.

Le parcours se divise en trois parties. Dans un premier temps, le visiteur est plongé dans des images de la

chevelure et leurs symboliques : sculptures, peintures, photographies, films et montages, etc. De la Préhistoire à nos jours, ils permettent d'évoquer les stéréotypes, par exemple les rois chevelus, mais aussi le blond angélique et son opposé le roux maléfique. Vient ensuite la perte, qu'elle soit consentie ou subie, comme ce fut le cas par exemple pour les femmes qui ont été rasées après la seconde guerre mondiale. Enfin, le cheveu devient un matériau puissant dans les objets non-européens : il « vitalise » un masque ou alors il est protecteur dans une amulette.

Ce parcours est révélé au visiteur par la muséographie qui a été choisie par Gaëlle Seltzer. La première

© Ministère de la Culture - Médiathèque du Patrimoine, Dist. RMN / Sam Lévin



Ava Gardner sur le tournage de *La Maja Nue* 1958.



© musée du quai Branly, photo Gaucier Deblondé

Vue de l'exposition, section « Frivolités ».

partie du parcours est légère. Cette section inaugurale se déploie dans un espace clair, ouvert, où scintillent les « images » occidentales. Puis le parcours se resserre et devient plus sombre lorsque viennent la perte, le deuil ou la tonsure. Enfin, les cheveux - « trophées » sont abrités dans des cabinets aux cloisons métalliques qui permettent de confronter l'impression de fragilité du matériau cheveu à la dureté du métal. Le catalogue lui aussi reflète cette même structure.

L'exposition est présentée jusqu'au 14 juillet, soit une durée de 10 mois. Quelles sont les dispositions que vous avez dû prendre ? Cela nécessite sans doute le remplacement de certaines œuvres trop fragiles ?

Il nous a fallu effectivement construire non pas une exposition mais trois expositions. Si la sélection des objets du parcours a été réalisée en 15 jours, ce sont ensuite de longs mois de négociations avec les prêteurs institutionnels qui ont été menées par Anne Behr, chargée de production au service de production des expositions et Christine Moine-Pattou, régisseur d'expositions. Cela nous a permis de conserver les objets phares – la sculpture de Sainte Marie-Madeleine ou encore l'Aurore de Denis Pierre Puech – sur la durée totale de l'exposition. En revanche, pour des raisons de conservation, les dessins ont été écartés. Pour les photographies, nous avons choisi de présenter des reproductions de grande qualité supervisées par Céline Martin-Raget, et pour les originaux, nous allons procéder tout simplement par roulement, comme pour la série de Samuel Fosso. De la même façon, pour les objets fragiles du musée, en particulier ceux présentant un travail de plumasserie, nous adoptons le même principe de remplacement. Dès le mois de décembre, j'invite les Amis à revenir voir l'exposition qui sera toujours la même, tout en étant un peu différente.

Dans la troisième partie de l'exposition, « Trophées », ne sont présentés que des objets des collections du

musée du quai Branly. Deux grands ensembles apparaissent : « les têtes réduites » Jivaro et les masques kanaks. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur ces témoignages et nous expliquer leurs symboliques ?

La présentation des « têtes réduites » était un enjeu car nous ne savions pas comment le public allait réagir. Ce sont des objets qui fascinent les Européens depuis le XIX^e siècle. Dans nos contrées, nous connaissons la décollation – je pense à la figure de Saint Denis protecteur de Paris – et nous avons pratiqué la décapitation à grande échelle à l'époque révolutionnaire. Le rite de réduction des têtes était pratiqué seulement par certaines tribus, comme par exemple les Shuars (*Jivaro* en espagnol) La tête coupée est incisée depuis le sommet de la tête jusqu'à la nuque. Le préparateur du trophée détachait ensuite la peau du crâne et la plongeait ensuite dans une décoction bouillante. La peau réduisait d'un tiers et le trophée était finalisé avec un remplissage de pierres et de sable. A contrario, les masques kanaks présentés sont dans « l'augmentation ». Portés lors des cérémonies funéraires, ces masques symbolisaient le chef défunt. Leur volumineuse coiffure en forme de turban est composée à partir des cheveux des « deuilés » qui participaient aux rites mortuaires. En effet, ces derniers observaient la règle de ne pas se couper les cheveux. J'en profite également pour vous signaler d'autres très beaux ensembles : les armes d'Océanie, les ornements de coiffures shuars mêlant aux cheveux, des plumes et des élytres de coléoptères, ou encore les ornements de chasseurs de têtes du Nagaland.

Dans quel but avez-vous fait mener des analyses scientifiques de certains objets ?

Dans un premier temps, des analyses ont été menées de façon à vérifier que les matériaux constitutifs de certains objets étaient des cheveux et non du crin de cheval ou des poils d'animaux. Suite à ces contrôles, nous avons écarté certains témoignages. Une étude a en particulier



© musée du quai Branly, photo Gaëlle Deblondé

Masques kanaks restaurés grâce au mécénat de la fondation BNP Paribas.



© musée du quai Branly

Scanner 3D d'un masque Kanak.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Masque kanak, Nouvelle-Calédonie, xx^e siècle.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Chapeau, Kalimantan, Indonésie, xix^e siècle.

été réalisée sur un scalp provenant de Tanzanie et daté de la fin du xix^e siècle. Il était considéré comme celui d'un européen. Les analyses de texture ont montré qu'il s'agissait finalement de cheveux asiatiques. Enfin, en ce qui concerne l'ensemble unique des masques kanaks, une étude complète en imagerie au scanner 3D a été pratiquée avant leur restauration financée grâce au soutien de la Fondation BNP-Paribas, pour la future exposition Kanak fin 2013. Elle a révélé la structure interne de chaque masque et a permis de mettre en place les stratégies de restauration.

Pour quelles raisons ne parlez-vous pas des autres formes de pilosités – des poils ou de la barbe par exemple – et par ailleurs, du phénomène d'hypertrichose, d'hirsutisme ou de virilisme pileaire ?

C'est en effet un choix, un parti pris de simplification que j'assume pleinement. En raison de la nature universelle du sujet, j'ai choisi de réduire le propos à un seul message : le cheveu et le visage. La spécificité du propos est d'ailleurs difficile à traduire dans les autres langues. En effet, en anglais le mot *hair* désigne les cheveux mais



© musée du quai Branly, photo Gautier Deblondé

Vue de l'exposition, section « Trophées ».



© musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Valérie Torre

Ornement de tête, Océanie, ^{XX}e siècle, Tiki sculpté dans une portion longue d'os.

aussi les autres formes de pilosités, barbes, poils, etc. que nous avons éliminées du propos ; le phénomène est identique dans la langue allemande avec le terme *haar*. Au sein des civilisations extra-européennes, la problématique est identique car souvent les formes de pilosités sont généralement dénommées de la même façon.

En 2010-2011 s'est tenue l'exposition « Brune/Blonde » à la Cinémathèque française, en 2012 « Le cheveu de mèche avec la science » au Palais de la Découverte, s'agit-il d'un hasard de la programmation culturelle parisienne ou le thème est-il dans l'air du temps ?

C'est un sujet qui a été fréquemment traité mais toujours avec des approches différentes. En 2001, s'est tenue, à la cité des Sciences de la Villette, l'exposition « Le cheveu se décode ». Elle mêlait sociologie et approche scientifique du cheveu. Dans « Brune/Blonde », le propos était bien évidemment centré sur le cinéma et l'exposition montrait entre autres que le symbolisme de la blondeur avait évolué à Hollywood. De l'angélisme que nous évoquons dans la première section avec de nombreuses peintures, la blonde est devenue au cinéma le synonyme de la femme un peu « idiote ». Enfin, au Palais de la Découverte, l'approche est effectivement plus scientifique avec des démonstrations sur la résistance des cheveux et finalement peu d'iconographie.

L'objectif était différent pour nous : partir des pièces du musée et, en les confrontant à des pièces « occidentales », sonder ces cultures et mettre en résonances leurs représentations avec les nôtres.

Yves Le Fur

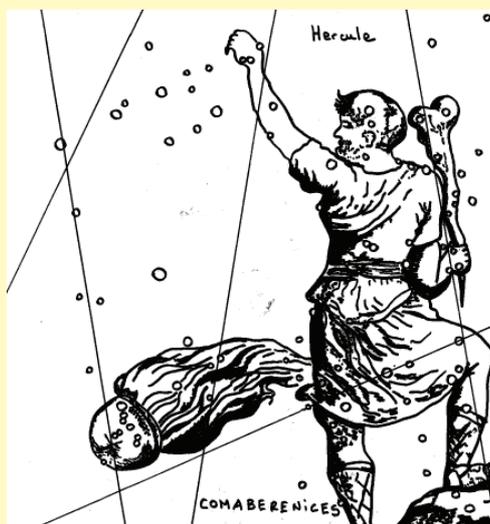
**Propos recueillis par Sylvie Ciochetto
L'exposition se tient en mezzanine ouest
jusqu'au 14 juillet 2013.**

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

La chevelure de Bérénice est une constellation peu lumineuse, composée de trois étoiles principales et d'autres objets célestes. Elle se situe juste à l'ouest du Lion, au sud du manche de la « Grande Casserole » - la Grande Ourse. La « chevelure » est visible sous forme d'une poussière d'étoiles lorsque de très bonnes conditions de luminosité sont réunies.

La chevelure de Bérénice est associée à une légende et doit son nom à un personnage historique : la reine Bérénice II d'Égypte. Elle fut l'épouse de Ptolémée III Evergète, un des plus puissants Ptolémées qui fit d'Alexandrie un centre culturel brillant.

Surnommé « le Bienfaiteur », il fût un grand bâtisseur ; la construction du temple d'Edfou commença sous son règne. Le souverain fut également un grand conquérant. En 246 avant J.-C., il lance une expédition périlleuse en Syrie contre le souverain séleucide Séleucos II. Face aux dangers d'une telle campagne, la reine Bérénice se rendit au temple.



Dessin Sylvie Ciochetto,
d'après une gravure de Johannes Hevelius (1611-1687)

La légende raconte qu'elle possédait une magnifique chevelure dont elle était très fière. Craignant pour la vie de son mari, elle fit le vœu de sacrifier ses cheveux si son époux rentrait sain et sauf de la guerre. Il revint 3 ans plus tard et Bérénice respecta son engagement. Elle coupa sa chevelure qu'elle déposa dans le temple. Mais l'offrande disparut mystérieusement. Le souverain fit alors fermer les portes de la ville et ordonna que l'on recherche le présent promis aux Dieux.

Pour apaiser le souverain et la reine bafouée, l'astronome de la cour expliqua que les dieux avaient été tellement fascinés par la chevelure qu'ils s'en étaient emparés pour la placer dans les cieux. L'astronome montra au couple royal un amas d'étoiles qui était appelé alors la queue du Lion et qui devint la chevelure de Bérénice.

Ainsi, l'humanité entière put profiter de l'extraordinaire beauté de la chevelure de la souveraine. **S.C.**